

A black and white photograph of Jean-Louis Gabin, an elderly man with grey hair, looking down and to the right. He is wearing a dark, button-down shirt. His right arm is resting on his left hand, which is resting on his lap. The lighting is dramatic, highlighting the texture of his skin and the folds of his shirt.

JEAN-LOUIS GABIN

GILBERT
LELY
BIOGRAPHIE

S
LIBRAIRIE
SÉGUIER

1255445

GILBERT M. J. J.

1934

18 L n 27
97034

GILBERT LELY

BIOGRAPHIE

16° Ln²⁷
97034

LIBRAIRIE GÉNÉRALE
1, RUE SOUVERAINE
PARIS VI

GILBERT L. J.

PROFESSOR

1898
1899
1900

JEAN-LOUIS GABIN

613548

92

GILBERT LELY

BIOGRAPHIE

LIBRAIRIE SÉGUIER

3, RUE SÉGUIER

PARIS VI



NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous remercions Mmes Marie-Françoise Lely, Marie-Claude Char, Elisa Breton et Aube Ellouet de nous avoir gracieusement autorisés à publier des extraits de la correspondance inédite dont elles sont légataires. En particulier, c'est parce que René Char avait encouragé les travaux de M. Jean-Louis Gabin, fournissant lui-même plusieurs lettres, que Mme Marie-Claude Char a autorisé à pré-publier ici des passages de la correspondance de son époux. Nous remercions également les éditions du Mercure de France pour les citations des *Poésies complètes* de Gilbert Lely et de sa *Vie du marquis de Sade*.



Longtemps, Lely fut invisible. L'égat de la « papauté démoniaque » de Sade, ordonnateur d'une œuvre maudite, il existait en historien subversif et précieux, en Zénon libertin dont on n'était pas sûr qu'il eût été mis au jour dans ce siècle. Puis il y eut cette photographie du numéro spécial d'*Obliques* où paraissait un personnage provocateur et moderne, assis de biais dans un grand fauteuil.

L'été 1983, une jeune femme lisait la dernière édition de la *Vie de Sade*, qui venait d'être supprimée des librairies. Braises, résurrection de cuir et de poudre d'iris, horaires des diligences, almanachs des théâtres, prolongements vers Chénier, Baudelaire, Rimbaud, Jarry, Breton, René Char et Yves Bonnefoy.

Et aussi vers Freud, Nietzsche, Charcot, Spinoza et Diodore, Héraclite, Shakespeare, Proust, La Mettrie, Hitler et Staline, les Pères de l'Église, la vie des Papes, les rapports de police, les archives de l'Armée. « Conjonction des sexes, dans un cône optique inédit » : *Ma Civilisation*.

Étrange pouvoir d'accélération de ce livre. Autour de lui jaillirent des prodiges qui m'amènèrent, vaguement effrayé, incrédule, à sonner chez Gilbert Lely.

Le 29 septembre 1983, à 16 heures 30, un être au visage intense me saisit par le coude et me fit franchir le seuil comme on passe un gué. La force vitale concentrée dans cet être qui approchait de ses quatre-vingts ans, la décision de ses propos, les jeux étourdissants de sa physionomie – ce visage en proie à des minutes d'ombre, comme un sous-bois, l'été, un après-midi orageux, la pulsation des prunelles – me laissèrent commotionné dans la rue.

La voie qui s'ouvrait était ascendante. La poésie contemporaine pouvait être une réponse – « la plus rapide, la plus nettement articulée, la plus libre, la plus dévorante » disait Lely –, une intensification et une possession de ce que la vie est incapable d'offrir, autrement que de façon fugace, à nos désirs.

J'éprouvais un sentiment d'urgence, comme devant une bibliothèque en flammes.

I

ENFANCES

Le premier signe est rimbaldien.

Gilbert Lely est né le 1^{er} juin 1904 à Paris, dans le douzième arrondissement, au numéro 8 de la rue Parrot, à l'emplacement de la prison de Mazas, où, lors de sa première fugue à Paris, Arthur Rimbaud avait été incarcéré. La fouille corporelle en gare du Nord avait mis au jour de « mystérieux griffonnages »¹ – un carnet de poèmes –, et on avait enfermé avec suspects et déserteurs cet « espion » dont les seize ans n'étaient pas révolus. On s'est beaucoup interrogé sur le retentissement de cette incarcération dans l'œuvre et la vie du poète au « cœur volé »², mais la seule relation directe qui nous en soit parvenue est cette lettre angoissée du lycéen de Charleville à son professeur :

(1) Pierre Petitfils, *Rimbaud*, Julliard, 1982, p. 70.

(2) Selon le témoignage de son ami, Ernest Delahaye, Rimbaud, d'abord déferé au Dépôt, assista à des violences et eut à « défendre sa vertu contre des voisins qui s'ennuyaient » (*Rimbaud*, Paris-Rheims, Éditions de la revue de Paris et de Champagne, 1905, p. 29). Pour une critique, les humiliations sexuelles publiques subies au cours de cette arrestation seraient la clé du poème « Le cœur volé » (Claude Zissmann, « Chronologie », *Bérénice* n° 2, 1981, p. 213). Voir, à propos de cette hypothèse, l'article de Stève Murphy, « Le sacré-cœur volé du poète », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1982, pp. 27-45.

Gilbert Lely

Paris, septembre 1870

Cher Monsieur,

Ce que vous me conseilliez de ne pas faire, je l'ai fait : je suis allé à Paris, quittant la maison maternelle ! J'ai fait ce tour le 29 août.

Arrêté en descendant de wagon pour n'avoir pas un sou et devoir treize francs de chemin de fer, je fus conduit à la préfecture et, aujourd'hui, j'attends mon jugement à Mazas ! oh ! – J'espère en vous comme en ma mère ; vous m'avez toujours été comme un frère : je vous demande instamment cette aide que vous m'offrîtes. J'ai écrit à ma mère, au procureur impérial, au commissaire de police de Charleville ; si vous ne recevez de moi aucune nouvelle mercredi, avant le train qui conduit de Douai à Paris, prenez ce train, venez ici me réclamer par lettre, ou en vous présentant au procureur, en priant, en répondant de moi, en payant ma dette ! Faites tout ce que vous pourrez, et, quand vous recevrez cette lettre, écrivez, vous aussi, je vous l'ordonne, oui, écrivez à ma pauvre mère (quai de la Madeleine, 5, Charlev.) pour la consoler. Écrivez-moi aussi ; faites tout ! Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père.

Je vous serre la main,
Votre pauvre.

Arthur Rimbaud
(détenu) à Mazas. ³

Qu'en ce lieu même, trente-quatre ans et trois mois après l'appel au secours d'un poète-adolescent, vienne au jour un être qui choisira lui aussi les armes subversives de la poésie ; que, né à l'emplacement de ces prisons où l'on enferme le génie, il voue sa vie à délivrer un « prisonnier de tous les régimes » ; que, né un

(3) Arthur Rimbaud, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de La Pléiade », 1979, p. 240.

Enfances

1^{er} juin, il ait les pouvoirs de prendre à bras-le-corps et de ressusciter Sade venu au monde un 2 juin, voilà qui paraît à tout le moins une émouvante conjonction de circonstances et une illustration, sans doute, de ce que Breton nommera le « hasard objectif », et Lely le « hasard augural ».

Ainsi, cet événement mystérieux que constitue toute naissance offre-t-il une première moisson d'intuitions et d'images, « dans la lumière spécifique d'un jour d'une heure et pas d'une autre »⁴. Nous sommes un mercredi matin, un premier juin, au numéro 8 de la rue Parrot. L'immeuble qui se dresse en ce lieu en 1904, à l'emplacement de la prison, sera détruit à son tour avant la mort de celui qui va y venir au monde. Quelques jours à peine après la naissance, ses parents vont déménager.

Comme si la frontière entre ce qui a été et ce qui aurait pu être, cette frontière que Lely, fasciné, comparait à une mince feuille de papier, n'était visible ici que pour désigner la force et les pouvoirs de ce que l'on nomme la poésie. Des forteresses vont tomber, des voix singulières retentir. Des êtres démunis, persécutés au premier chef pour l'originalité de leur *tempérament* vont trouver dans l'affirmation de leur différence même, par le moyen de ce que tous les totalitarismes veulent emmurer – la parole – de quoi triompher des citadelles mainteneuses d'ordre, de conformisme, de mensonge, de silence et d'ennui.

Un enfant va naître. Le lieu est fréquenté par des présences peu recommandables, mentionnées dans des rapports de police : le poète de « Délires » ; l'auteur des *Cent vingt journées de Sodome*. D'étranges fées, désespoir des familles bourgeoises, « Muses claires et dévorantes », sont penchées sur le berceau. Le petit garçon sera

(4) Gilbert Lely, « L'Enfer d'Hippocrate », *Poésies complètes*, tome I, Mercure de France, 1990, p. 142.

Gilbert Lely

réconforté plus tard : il sentira « s'infléchir contre [sa] bouche les rais d'[un] invisible sourire ». Tout est invisible encore dans l'éclat d'une présence neuve. A dix heures un quart, ce mercredi 1^{er} juin 1904, la mère note le poids de son enfant.

Jusqu'en décembre 1906, la sollicitude maternelle inscrira son témoignage sur le petit carnet que Lely gardera toute sa vie : certitude, royauté amoureuse trop tôt abolie. Le « vert paradis » s'est prodigué, brièvement mais à profusion. Les premières années sont jalonnées de signes éclatants : photographies de fossettes et de boucles près d'une femme très belle, enjouée, tendre, élégamment vêtue.

1906 : portrait du bébé par son père. Le regard émerveillé est frappant d'intensité. Sur une autre photographie, prise au bois de Boulogne en 1907, également par le père, il est juché à califourchon sur les reins de sa mère : en chapeau et robe longue, elle froisse pour lui dans l'herbe ses dentelles. Ils sourient tous deux, lui un peu timide, on voit combien leurs visages se ressemblent.

En 1908, Adrien prend une autre photo, avenue de Neuilly. L'enfant, debout dans son costume près de Marthe, baisse la tête coiffée d'un feutre vers les guêtres neuves qui lui montent jusqu'aux genoux. Les anglaises cachent un peu son visage. La « dame élégante » penche la tête, du côté où les plumes noires de son chapeau forment un bouquet ; elle sourit, porte une longue robe, s'appuie gracieusement sur une ombrelle. Nous sommes dans le quartier élégant de Neuilly où le jeune couple est venu s'installer quelques jours après la naissance de l'enfant.

Lely a vécu ses premières années à Neuilly-sur-Seine, au 18 ter de la rue du Marché. L'immeuble existe toujours : les mêmes poignées de cuivre ouvrent la porte en chêne à trois battants sur un vestibule qui ne le cède en rien, pour les proportions et la

Enfances

noblesse des matériaux, à ceux des immeubles voisins ⁵.

Le père, négociant en papiers d'imprimerie, est souvent absent. En 1906, la mère voudrait partir seule en villégiature à Tréboul avec son amie, Mme Truy. Le petit garçon fait une scène. On lui présente Tréboul comme un repaire de bandits aussi dangereux que les contrebandiers armés de fusils à tromblon qui le terrorisent, sur un tableau du salon de l'appartement de sa tante, avenue de Madrid. L'enfant s'entête et les adultes cèdent. Mais les premières images qui se graveront dans sa conscience portent la marque d'une étrangeté inquiétante, d'un désordre : pour Lely adulte, Tréboul évoquera une femme saoule dans un caniveau et un peigne sale, voisinant sur une table avec une motte de beurre.

Un souvenir plus tardif de la première enfance est auditif : il restitue le ton plaintif de la bonne essayant de mettre un terme aux encombrants jeux sexuels du petit garçon : « Monsieur Gilbert, je vous en prie, Monsieur Gilbert, laissez-moi travailler ! » Monsieur Gilbert en effet aime à enfourcher le balai, sur lequel il se frotte.

Vers l'âge de quatre ans une demoiselle Colle, dont rien d'autre que le nom ne nous est parvenu, vient donner ses premières leçons à l'enfant.

Pierre-Raphaël-Gilbert Lévy ⁶ a vu le jour dans une famille aisée. Son père, Adrien, était né le 14 décembre 1868 à Phalsbourg, en Moselle. A l'époque de son mariage, le 17 mars 1903, il résidait à Paris, rue des Arquebusiers. Le grand-père paternel, Samuel Levy, veuf d'Élise Kahn, était rentier et vivait au 29 de la rue Beautreillis. La mère de Gilbert, Marthe-Rosalie Schweitzer, était née à Paris, rue de Rivoli, le 11 février 1879 ; en 1903, elle vivait avec sa tante à Neuilly-sur-Seine, 3, avenue de Madrid, non loin

(5) La rue du Marché se nomme depuis 1950 rue Madeleine Michelis.

(6) Il prendra le pseudonyme de Lely à l'âge de dix-sept ans.

de la rue Perronnet où habitait sa mère, Alice-Régine Norzy, veuve du négociant Charles-Oscar Schweitzer.

Lely a ignoré jusqu'à la dernière année de sa vie que, par la lignée maternelle, il était lié à cette Provence où un hasard qui intéresse sa vie, la poésie et l'histoire de la littérature le ramènera :

Le poétique déterminisme qui devait constamment diriger nos pas, depuis une vingtaine d'années vers les traces de l'auteur de *Juliette* a fait que nous avons vécu, entre août et décembre 1940, à l'Isle-sur-Sorgue, dans la maison de M^e Roze, chargé des intérêts du marquis en 1813 et 1814.⁷

Cette phrase de l'édition de 1965 de la *Vie du marquis de Sade* a fourni la matière du poème « Quiétude d'un souvenir »⁸. Or, lorsque Lely isolait ce passage de la biographie de Sade pour le faire accéder au lyrisme de son œuvre poétique, il ignorait que ce mouvement intuitif trouverait une justification historique dans la généalogie de la famille Monteaux dont, par les femmes, il descend.

Un Aaron de Monteaux est attesté en Avignon en 1680. Il appartient à une famille juive protégée par les papes, établie dans le Comtat venaissin depuis le VI^e ou le VII^e siècle. Lely n'a appris ces faits qu'en 1984, à cette époque, la publication des *Lettres et Mélanges littéraires* venait de porter à dix-sept volumes son édition des *Œuvres* de Sade commencée en 1962. On pouvait lire, dans l'édition de 1982 de la *Vie du marquis de Sade*, tel nouveau paragraphe du dernier chapitre intitulé « La mort » :

L'Isle-sur-la-Sorgue ! Saumane ! Le message ultime du marquis reçu un matin en Provence, dans l'air et la lumière qu'avaient

(7) Gilbert Lely, *Vie du marquis de Sade*, Pauvert, 1965, p. 606.

(8) Gilbert Lely, *Poésies complètes*, tome I, p. 138.

Enfances

respirés ses amours... A quelques lieues, le château de La Coste : 1765, la Beauvoisin ; 1771, 1772, Anne-Prospère de Launay ; trois ans plus tard, la danseuse Du Plan, les « petites filles » de Lyon et de Vienne... Aujourd'hui, 11 novembre 1814, le pensionnaire de Charenton-Saint-Maurice songe qu'après-demain dimanche il entendra frapper à sa porte Madeleine Leclerc, dont les dix-huit ans ne sont pas encore révolus.⁹

Les ancêtres de Gilbert Lely furent contemporains en Avignon de cette Laure de Noves immortalisée par les sonnets de Pétrarque, et que Hugues de Sade y avait épousée en 1325 :

Laure, célèbre par sa vertu, et longuement chantée dans mes poèmes, apparut à mes yeux pour la première fois, au temps de ma jeunesse en fleur, l'an du Seigneur 1327, le 6 avril, à l'église Sainte-Claire d'Avignon, dans la matinée...

Lely a cité ces lignes de Pétrarque dès la première édition de la *Vie du marquis de Sade*, en les accompagnant d'un commentaire dont il ignorait à quel degré multiple il le concernait : « phrase d'une divine simplicité », « tout auréolée de la lumière venaissine », adressée à la « fleur exquise du Comtat, Laure de Noves » – dont il met en doute qu'elle se soit refusée toujours au poète qui l'adorait « dans la brûlante Avignon du XIV^e siècle, ville de plaisirs et d'intrigues, où la luxure se donnait libre cours jusque dans les couvents de religieuses ».¹⁰

Lely, par la branche maternelle, est originaire de cette « brûlante » Avignon. Un Abraham de Monteaux, né en 1715, y épouse une Gentille Carcassonne, plus jeune que lui de sept années. Leur fils, Moïse Gadallia de Monteaux, n'est que de dix ans le cadet

(9) Gilbert Lely, *Vie du marquis de Sade*, Mercure de France, 1989, p. 660.

(10) *Id.*, p. 15.

du marquis de Sade et il avait vingt-deux ans lorsque celui-ci fut exécuté en effigie, le 12 septembre 1772, en compagnie de son valet Latour, sur la place des Prêcheurs à Aix-en-Provence, pour « crimes d'empoisonnement et de sodomie »¹¹.

Moïse de Monteaux épousera Rachel Ravel ; un fils naîtra le 23 juillet 1786 (depuis deux ans le marquis est enfermé à la Bastille) ; ils le nommeront Nathan. Une fille, Ernestine Monteaux – la particule a disparu à la Révolution –, épousera Eugène Norzy et donnera naissance à Zélia, l'arrière-grand-mère de Gilbert.

Une photographie dont Lely aimait le caractère proustien représente Zélia en 1909, en compagnie de l'enfant et de Marthe. C'est le bois de Boulogne, encore. L'arrière-plan montre une nourrice poussant un landau ; devant les arbres, une voiture à chevaux stationne près d'une automobile. Zélia Norzy a un port opulent, un jabot de dentelle ; Gilbert en costume marin, chapeau blanc, cheveux sur les épaules, sourit au centre ; Marthe-Rosalie, ombrelle déployée, grand chapeau, est à droite, un peu crispée. Avant la fin de l'année, une appendicite mal diagnostiquée va l'emporter.

*

* *

Pour cet enfant de cinq ans le traumatisme est immense. Le père, occupé par ses voyages d'affaires, le confie à son frère. Gilbert fait plusieurs séjours en Lorraine chez des cousins de la branche paternelle, dans un village près de Salzbouurg qui répond au nom de Puttelange. Une photo l'y montre parmi ses cousines, triste et le crâne rasé. Est-ce là qu'il acquiert cette horreur jamais démentie du rituel hébraïque, qui lui fera employer, dans *Solomonie la Possédée*, l'expression « crasseux rabbin de Jésus » ?

(11) Id., op. cit. *L'affaire des bonbons cantharidés de Marseille*, p. 182.

En 1911, son père l'inscrit comme pensionnaire au lycée Jeanson de Sailly. Adrien accompagne son fils pour le recommander au directeur, en raison de son jeune âge, il est inscrit en classe enfantine B où il apprend à lire. Lely gardera de cette période l'obsession nocturne des gros phares du dortoir (pendant des dizaines d'années, il lui faudra prévenir le personnel des hôtels de ne pas s'inquiéter des cris provoqués par ses cauchemars). On coupe de nouveau les boucles blondes, il porte l'uniforme de lycéen avec casquette et culottes longues.

À la fin de l'année, son père se remarie. Emma Corcos, la belle-mère, est riche et sèche. La première fois que le petit garçon est venu chez elle, il s'est précipité sur des pâtisseries sans demander la permission ; dès cet instant elle l'a jugé. Nous la voyons en 1912, assise au jardin du Luxembourg, raide et hautaine, regard et sourire figés. Sa main gauche semble maintenir à distance la chaise de son beau-fils. Celui-ci est assis sur l'extrême bord du siège, le corps déséquilibré pour pouvoir s'appuyer sur celui de sa belle-mère. Il nous regarde avec un sourire mélancolique. Sa pose est éloquente. La femme de son père semble lointaine ; elle n'a aucun geste vers l'enfant.

« L'une des plus perçantes émotions de notre enfance, nous l'éprouvâmes au musée du Luxembourg », écrira le poète en pleine maturité dans « L'Enfer d'Hippocrate »¹². Il ne parle pas de sa belle-mère mais d'une femme « nue, si belle, morte peut-être » couchée au milieu de médecins. Est-ce le jour de la photographie ou bien un jour semblable que le petit garçon a eu sa première illumination ? La présence maternelle est perdue, tendresse et caresses. Mais la chaleur des images secrètes révèle son pouvoir consolateur. Le trouble érotique est précocement conscient, mêlé

(12) Gilbert Lely, *Poésies complètes*, tome I, p. 142.

de cruauté et de fascination morbide, incestueux. Il est une voie de secours. D'autres enfants blessés ont accueilli son vertige : les poètes – « Les poètes de sept ans » d'Arthur Rimbaud – les peintres.

Gilbert reviendra au musée du Luxembourg car ses parents s'installent 17, boulevard Saint-Michel. Il fréquente l'école communale de la rue Danton, achète sur les quais les petits classiques à dix centimes de la collection Arthème Fayard et apprend par cœur, à sept ans, de longs passages de Corneille, Racine, Molière et Boileau. Ces auteurs surprennent, aujourd'hui que l'enfance est abreuvée d'images, d'onomatopées et de littérature « adaptée ». Dans *Les Yeux ouverts*, Marguerite Yourcenar déclare qu'à huit ans elle lisait *Phèdre*, et que, si elle ne comprenait pas tous les vers, elle en aimait la musique.

En 1912, le 15 juillet, naît sa demi-sœur Yvette. En 1914 la famille est à Arcachon lors de la déclaration de guerre et rejoint Paris après quelques semaines : le poème « Roses de Picardie », à la gloire de l'inceste des jeunes garçons et de leurs mères, à la faveur de la mobilisation, n'est pas autobiographique, sinon fantasmatiquement.

1915 : déménagement au 22, boulevard Saint-Germain. Son père fréquente le café de Cluny. Gilbert court en face, à la librairie Larousse, pour acheter les petits classiques dont il continue à faire ses lectures. Il est inscrit à l'école de la rue de Poissy. L'année de ses douze ans, en 1916, il connaît à nouveau les tristesses de l'internat, au lycée Lakanal de Bourg-la-Reine – alors que sa famille habite toujours Paris. On le photographie cet automne-là dans le petit square près de la Sorbonne, un jour de sortie, avec sa demi-sœur Yvette. La petite fille est coquettement vêtue : chapeau de feutre clair, ruban au-dessus des boucles anglaises, petit col de fourrure, manchon assorti, bottes blanches ; le garçon aux cheveux ras coiffé d'une casquette, au garde-à-vous près d'elle, dans son

Enfances

uniforme à six boutons, semble venir d'une autre histoire. Sa belle-mère ne l'autorise à sortir que tous les quinze jours.

Pour comprendre les agressions que le régime carcéral des internats a fait subir à des enfants sensibles, il faut chercher le témoignage d'écrivains : Lautréamont qui, dans le chant I de *Maldoror*, évoque les larmes de « l'élève qui regarde obliquement celui qui est né pour l'oppresser », ou Robert Musil dans *Les Désarrois de l'élève Toerless*.

Gilbert Lely restera pensionnaire au lycée Lakanal jusqu'en 1920. Le bâtiment jouxtait l'ancien parc de la duchesse du Maine, propice aux rêves. L'adolescent se réfugie dans la poésie. Il connaît par cœur l'œuvre du poète symboliste Ephraïm Mikhaël, cousin germain de sa belle-mère, mort de phtisie à l'âge de vingt-quatre ans.

II

MUSES NUES ET FRÈRES TUTÉLAIRES

Avec toute la jeune poésie de 1885 à 1890, Ephraïm Mikhaël a été à la fois l'adversaire du réalisme et du Parnasse. Rebelle à toute discipline d'école (Lely, lui aussi, restera en marge du surréalisme), Mikhaël a exercé vis-à-vis de ses contemporains une étonnante lucidité littéraire :

Oui, les jeunes aiment les sensations rares. Hautains et dédaigneux, ils ne veulent pas de cette poésie prostituée qui est hospitalière au premier venu. Si c'est cela que l'on entend par "décadent", je crains fort que "décadent" soit un simple synonyme de poète [...] Pour avoir suivi quelques dangereux exemples de Mallarmé et pour avoir pris trop à la lettre quelques préceptes de Verlaine, certains poètes ont cru que poésie voulait dire logogriphe.¹

Sensible à la recherche des « correspondances », Mikhaël a admiré Baudelaire, défendu Wagner, aimé les images nettes d'Hérédia, l'inspiration onirique de Leconte de Lisle, la fluidité des vers d'Henri de Régnier. Chef de file des *décadents*, une impuissance douloureuse à vivre colore toute sa poésie :

(1) Ephraïm Mikhaël, « les Décadents », *La Jeune Parque*, octobre 1885.

Muses nues et frères tutélaires

Je sens en moi non le regret du clair été
Mais l'ineffable horreur des floraisons prochaines
(« Tristesse de septembre »)²

Un tel sentiment rapproche autant Mikhaël de l'auteur des *Poèmes saturniens* qu'il l'éloigne de celui de *Ma Civilisation*. Toutefois l'intérêt de Mikhaël pour le théâtre (il écrivit trois pièces), et pour les actrices (sa seule passion connue aurait été pour une jeune femme qui faisait partie de la distribution du *Cor fleuri*³), n'est certainement pas étranger à la première vocation de Lely.

Au lycée Lakanal, celui-ci organise avec Pierre Asso, lequel fera une carrière d'acteur, des mises en scène d'*Andromaque*, des *Femmes savantes*, d'*Iphigénie en Aulide* et des *Erynnies* de Leconte de Lisle. Racine, Corneille, Marivaux restent les maîtres : au sortir du lycée, Lely s'exprime dans la langue classique.

Lorsqu'en 1921, ses parents se retirent à Hyères, dans le Var, où ils ont acquis une propriété rue de la Fontaine Godillot, la villa La Palmeraie, l'adolescent, sans vocation pour la culture des fruits et légumes reste à Paris. Il a dix-sept ans et quitte l'internat pour le théâtre, qui lui offre des occasions d'aventures amoureuses et lui semble à même de permettre l'expression de sa singularité. Il prend des leçons de diction et entre au théâtre de l'Œuvre en qualité de secrétaire de Lugné-Poë – la place avait été occupée naguère par Alfred Jarry. Il joue de petits rôles dans *Le Cocu magnifique* de Crommelynk et *Le Baladin du monde occidental* de John Millington

(2) Ephraïm Mikhaël, *Œuvres*, Lemerre, 1891, p. 20.

(3) Selon Henri de Régnier, le poète aurait été réduit, par pauvreté, à lui donner des rendez-vous sur l'impériale de l'omnibus à chevaux qui circulait, la nuit, entre la gare de l'Est et le Trocadéro. Le froid, qui favorisait les précieux tête-à-tête des amants, aurait aggravé la phtisie qui devait prématurément emporter Mikhaël. (Interview de H. de Régnier, *Nouvelles Littéraires*, mars 1935).

Synge, qui restera un de ses auteurs favoris.

C'est à l'occasion de cette pièce, mise en scène par le comte de Beaumont (lequel y tient lui-même un petit rôle), que son nom va être imprimé pour la première fois : il adopte, en changeant une lettre de son patronyme, le nom de Lely (qu'il orthographiera, jusqu'au milieu des années trente avec l'accent aigu).

Lorsqu'on l'interrogeait sur le choix d'un pseudonyme, Lely invoquait d'abord l'euphonie. Il avait aussi eu souci de se singulariser, disait-il, le nom Lévy étant trop répandu. Il ne s'agissait pas de renier une appartenance, mais il était si peu inspiré par la religion de ses pères qu'à la seule exception du *Cantique des cantiques*, il n'avait jamais pu lire la *Bible*, laquelle, disait-il amusé, lui tombait des mains. Ces explications furent l'occasion, un jour du printemps 1984, d'une lecture des premiers vers d'*Athalie* par un Lely aux mimiques navrées. Les sourcils s'arquaient d'étonnement aux « trompettes de cuivre » et aux « adorateurs de portique ». « On dirait un opéra..., se navrait-il, mais dans la suite de l'acte, heureusement, on est rafraîchi, avec "Baâl" et ses "honteux mystères". Lévy : l'esprit opère a priori une classification. Lélie est un personnage de *L'Étourdi* de Molière ; il y eut en Hollande un peintre des beautés de la cour de Charles II, Peter van der Faes, dit le chevalier Lely ; enfin, une ville hollandaise se nomme Lelistab. »

Le pseudonyme est le signe de la création du poète par lui-même. Il témoigne de la rupture avec une famille et un milieu qui l'ont livré à la solitude depuis l'enfance. Toute son adolescence sera vécue dans le dénuement. Seul à Paris, sans ressources, telle est sa vie jusqu'en 1924. Lely n'était pas homme à s'apitoyer sur son sort et encore moins à accuser ses proches : le rejet dont il fut victime provoquera chez lui, plus tard, une véritable obsession de la famille. C'est à Marie-Françoise, sa seconde épouse, que l'on doit de savoir qu'en cette période misérable de l'après-guerre, il connut la faim

Muses nues et frères tutélaires

et le désarroi, menant une vie errante, sans argent, sans domicile, dormant parfois chez des prostituées. Il a perdu ses fonctions au théâtre de l'Œuvre et vit de petits emplois occasionnels, en particulier chez des avocats ; il participe également à quelques tournées avec la troupe du théâtre de la Cigale, qui a monté *Roméo et Juliette* de Cocteau.

Il faut noter ici que Lely, dont l'érudition sera rapidement éblouissante – l'anthologie des poètes galants du XVIII^e siècle qu'il publiera l'année suivante va le montrer – n'a pas fait d'études supérieures, qu'il est autodidacte. Est-ce pour cela qu'on remarque chez lui, comme Marie-Claire Dumas le note à propos de Desnos, « une hardiesse [...] que certains surréalistes n'acquerront qu'à force d'application »⁴ ?

Lely n'a pas pris pour objet de sa poésie la précarité matérielle qui a été la sienne jusqu'en 1946, année où Pierre Asso le fera entrer en qualité de journaliste-speaker à la Radiodiffusion Française. Bien au contraire, l'évocation des années vingt contenue dans son ultime poème « La Parole et le Froid » exalte la jeunesse, le dandysme et la légèreté de la recherche du plaisir :

*Une fois, ayant traversé, venu du métro Blanche, le pont Caulaincourt,
Puis erré poétiquement en des lieux qui avaient vus jadis avec des girls de
cabaret,
L'aristocratique Pierre Herbart et moi-même, étincelants de nos dix huit
années [...].*

C'est dans cette tonalité de jeunesse libertine et d'érudition élégante et sûre que se place sa première publication poétique, à l'âge de dix-sept ans.

(4) Marie-Claire Dumas, *Robert Desnos ou l'exploration des limites*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 31.

Les *Chefs-d'Œuvre des poètes galants du XVIII^e siècle* sont publiés en 1921 par la librairie Jouve (une demoiselle Jouve avait épousé un de ses oncles par alliance). Le livre offre par son sujet, le choix de l'époque, la qualité de ses notices, le long poème qui le clôt, de précieuses indications sur le jeune Lely.

La présentation du duc de Richelieu annonce déjà le biographe de Sade :

Quoique fort peu lettré et ne sachant pas l'orthographe, il entra à l'Académie française dès l'âge de vingt-trois ans. Sa vie fut une débauche incessante et il remplit de ses exploits galants les cours de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI ; sous la Régence, le duc d'Orléans n'eut pas de plus zélé compagnon de plaisirs. Il se maria trois fois, la première à l'âge de quatorze ans et la troisième à l'âge de quatre-vingt huit ans. Les fredaines de sa jeunesse ont été spirituellement racontées par Rulhière.

« Débauche incessante », « exploits galants », « zélé compagnon de plaisirs » : les expressions manifestent une sympathie pour la vie de ce libertin, dans un style que ne désavoueraient pas les écrivains du XVIII^e siècle. Les mêmes constantes se retrouvent dans les lignes consacrées à Saint-Lambert qui « inspira une vive passion à Madame du Châtelet », ou au cardinal de Bernis :

Venu très jeune à Paris avec peu de fortune, les grâces de sa figure et de son esprit le firent apprécier de la haute société. Favori de Madame de Pompadour, il s'éleva rapidement aux plus grandes dignités, devenant ambassadeur, ministre d'état, archevêque d'Albi, enfin ambassadeur à Rome, où il mourut en 1794. [...] Il renia ses productions galantes et, pour assoupir la colère céleste, composa un poème fort ennuyeux, *La Religion vengée*.

Quant à sa cinglante présentation de l'abbé de Grécourt, elle mérite d'être citée dans son entier tant elle s'apparente au ton de

la « voix comminatoire » de Sade :

Jean-Baptiste Williard, abbé de Grécourt, naquit à Tours en 1683 et y mourut en 1743. Son œuvre, image fidèle de sa vie, ne saurait être comparée qu'à un amas d'immondices. Il est regrettable que l'abbé de Grécourt, qui ne manquait ni d'esprit, ni de facilité, ait ainsi prostitué son talent. Il a laissé des fables qui montrent qu'il était capable d'écrire, quand il ne prenait pas les Muses pour des filles de joie et l'Hélicon pour un bouge.

Le jeune homme qui a su, comme le dit Gonzalve la Flize dans sa préface, « rassembler d'une main délicate et avertie les pièces variées de ce recueil », apparaît comme une personnalité singulièrement affirmée. Sa familiarité avec l'esprit du XVIII^e siècle confirme ce que nous savions de ses goûts de lycéen. Il traite les poètes de cette époque comme des interlocuteurs et hiérarchise ses admirations : Parny « peut être considéré, après André Chénier, comme le poète galant du XVIII^e siècle » ; le théâtre de Marivaux « est un des joyaux les plus précieux de notre littérature et ses romans comptent parmi les chefs-d'œuvre du genre ». Il loue Bertin d'avoir su exprimer « les troubles de la passion naissante », « l'ivresse du triomphe, le délire de la jouissance », mais critique l'afféterie de Dorat ou de Pezäi ; il juge, en revanche, que la préciosité que l'on reproche aux *Lettres à Emilie* de Démoustier « ne laisse pas de leur ajouter un certain charme ».

Les traits communs à toutes les notices biographiques sont, déjà, l'élégance et la rigueur d'une érudition vibrante de sensibilité : « Florian... Que ce nom est doux ! Qu'il est exquis dans sa simplicité ! ». Quant à la compassion pour Chénier, elle annonce l'attitude politique du biographe sadien à l'égard des massacreurs de 1793 et 1794. Voici un extrait de cette notice :

Marie-André Chénier, une des gloires les plus pures de la

poésie française, naquit à Constantinople, d'une mère grecque, le 30 octobre 1763 et mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 7 thermidor, an II, âgé seulement de trente et un ans. Deux jours plus tard, le 9 thermidor, André Chénier eût été sauvé !

Quels durent être l'horreur et l'accablement du pauvre André, du chanteur divin de l'amour et de la nature, de se voir traîner vers la mort hideuse, de s'entendre insulter par une foule inconsciente et vulgaire ! [...] qu'eût-il produit, hélas ! de quels rythmes suaves nous eût-il encore enivrés, si la mort stupide eût laissé le temps de croître à son génie, fleur triste et charmante ?

Un long « Poème à André Chénier » vient clore l'anthologie. Plusieurs des cent seize alexandrins qui le composent montrent l'influence de celui qui les inspire, tradition émouvante des jeunes poètes faisant leurs premiers pas dans ceux d'un aîné et parlant son langage. Le poème s'achève sur le regret de ne pouvoir aller chercher Chénier dans les « Enfers souterrains ». Ce sentiment d'horreur devant la mort, cette révolte devant un emprisonnement et un assassinat *légaux* resteront l'un des ferments de son écriture. Dès cette époque, le désir de « sauver de la mort »⁵ est clairement la source d'une publication donnant à lire quelques œuvres « trop oubliées ».

Mais, au-delà des œuvres, c'est le Siècle des Lumières, une civilisation insolente et libre, un esprit, dont Lely maintient la mémoire à travers les poètes libertins. Avec la redingote du règne bourgeois, leurs successeurs deviendront les « maudits » dont les œuvres seront censurées et qui mourront à l'hôpital. Avant de rencontrer Baudelaire, de pouvoir lire Rimbaud et Lautréamont, avant même de se situer dans la tradition parnassienne qui maintient la filiation avec le paganisme grec, Lely accède à la liberté intel-

(5) Interview de Gilbert Lely par Bernard Noël, France-Culture, 30 septembre 1976.

Muses nues et frères tutélaires

lectuelle et sensuelle d'un siècle qui lui correspond. Il conservera sa rectitude et l'idéal de « l'honnête homme » choisi pour modèle dès l'âge de dix-sept ans.

A partir de dix-huit ans, Lely s'adonne davantage à la poésie. Le 1^{er} juin 1922, jour de son anniversaire, le *Mercur de France* publie un bucolique « Discours à la cigale » :

*Fille du clair Été, chère et mièvre Cigale,
Déesse des sillons qui, d'une voix égale,
Emplis jusques au soir la campagne de chants,
Tout t'appartient, les bois, les coteaux et les champs ;
Les bienveillantes fleurs t'abreuvent de rosée,
Puis, sur une herbe frêle, ô Cigale, posée,
Tu chantes dès l'aurore. Et le bon laboureur
T'aime, car ton pipeau d'argent, avant-coureur
Des puissantes moissons qui font plier les granges,
Charme ses durs travaux et vibre leurs louanges.
Chacun t'adore ainsi qu'une divinité,
Chère annonciatrice allègre de l'Été.
Pieusement surtout le poète t'honore,
Car les Muses t'ont fait don d'une voix sonore.
Tu ne connais ni la vieillesse, ni les maux.
Tu chantes dans les blés et sur les frais rameaux.
Tu chantes au Midi quand l'azur clair flamboie,
Et tu lances ton cri parmi la chaude joie
De la terre et vers l'Astre et vers l'immensité
Comme un hymne d'amour et de félicité.*

En 1923, le prix Primice Mendès viendra récompenser ses efforts poétiques. Il gagne une petite somme d'argent, mais surtout, tel est l'objet du prix, son premier recueil est publié.

III

PREMIERS RECUEILS

En 1924, *Aréthuse ou Élégies* paraît chez Alphonse Lemerre, l'éditeur de Verlaine et des parnassiens. Le recueil porte le nom d'une nymphe changée en fontaine par la chaste Artémis qui voulait la soustraire aux assiduités du fleuve Alphée, lequel coulera sous la mer pour aller la rejoindre au port de Syracuse, dont elle est la fontaine sacrée. Aréthuse est souvent invoquée par les bucoliques grecs, en particulier Théocrite et Moschus, qui en ont fait le symbole de l'inspiration poétique. Nous sommes dans la tradition grecque et celle de Chénier. Le poème « A la Mémoire d'André Chénier » évoque les dieux, Ulysse, Adonis, Alcide, Orphée, Homère, Moschus et Bion ; il y a des autels, des libations, un « fleuve souterrain » qui mène aux royaumes des morts. Les titres de douze élégies sur vingt-quatre font référence à la Grèce : « Daphnis et Naïs », « Les Muses », « Narcisse », « Adonis mort », « Sappho à Cydno », etc.

Après le classicisme grec, c'est le XVIII^e siècle français qui inspire le plus volontiers Lely : l'élégie XVII, qui rend hommage à *L'Embarquement pour Cythère* de Watteau, oppose « nos jours d'opprobre et de vulgarité » au « songe bienheureux du siècle dix-huitième ». La liberté fantaisiste et sensuelle émane autant des tableaux galants que des voix « fraternelles » de poètes comme

Chaulieu, Gentil-Bernard et Bertin. Le seul artiste contemporain à inspirer un poème d'*Aréthuse* est Pierre Louÿs, qui a précisé lui-même ce qui le rattachait à la Grèce et à Chénier :

La poésie est une fleur d'Orient qui ne vit pas dans nos serres chaudes. La Grèce elle-même l'a reçue de l'Ionie, et c'est de là aussi qu'André Chénier ou Keats l'ont transplantée parmi nous, dans le désert poétique de leur époque ; mais elle meurt avec chaque poète qui nous la rapporte d'Asie. Il faut toujours aller la chercher à la source du soleil. ¹

Dans l'élegie XXI, intitulée « Les Chansons de Bilitis », le jeune Lely, fasciné par l'héroïne de cet avatar moderne de l'alexandrinisme érotique, se peint, « las des mornes baisers où [sa] chair s'emprisonne », précocement blasé par des étreintes qui semblent plus théoriques que charnelles. De même, les « rouges voluptés » du « Délire » (« Ses seins raidis d'amour pénétraient dans ma chair ») semblent inspirées par une réalité peu matérielle ou, à tout le moins, peu féminine.

Au moment de la rédaction d'*Aréthuse*, l'expression amoureuse manque parfois de densité et certains poèmes semblent des exercices de style. Mais déjà se fait jour un tempérament très personnel, et plusieurs de ces poèmes seront retravaillés par Lely à la fin de sa vie. C'est le cas de « L'Adolescent » :

*Certes ! les trois enfants aimés de Clarius (Hyacinthe le blond, Cyparisse
et Branchus),
Adonis de Syrie, Athys au clair visage,
Et Celui qui versait le céleste breuvage
Et le dormeur chéri d'Artémis au cœur froid,
Devaient pour plaire aux Dieux être aussi beaux que toi,*

(1) Cité par R. Sabatier, *La Poésie du XX^e siècle*, I, Albin Michel, 1982, p. 209.

Gilbert Lely

*Car la grâce païenne en ton corps se reflète
Et l'Oiseau du Désir s'est posé sur ta tête.*

Ce huitain n'est pas seulement l'évocation d'un mythe renaissant des ténèbres avec les battements d'ailes du Phénix : les figures emblématiques de la pédérastie grecque sont comparées à une beauté vivante, que le poète a le privilège de tutoyer.

Thématiquement, ce poème est loin de faire exception dans les œuvres de jeunesse de Lely. La première élégie d'*Aréthuse*, intitulée « Invocation », place le recueil sous le signe des Alexandrins qui ont chanté l'amour des éphèbes :

*Vénééré Callimaque, bonheur d'Alexandrie ;
Méléagre à la flûte adorable et chérie
Des éphèbes ; Bion, aimé du fleuve Hermus ;
Vous tendres et subtils, Philétas et Moschus ;
Et toi, cher Théocrite, ô fils de Syracuse
Par qui rayonne encore la gloire d'Aréthuse.*

« Invocation » figurera en 1927 dans le recueil *Allusions*, où se retrouve également le remarquable poème « L'Absent », imité du « Bien-aimé » de Théocrite. Il présente avec la force du naturel la plainte tendre qu'un jeune homme adresse à son amant :

*Ceux qui sont loin de toi vieillissement en un jour.
Quand verrai-je fleurir l'aube de ton retour ?
Ta présence m'était douce comme un ombrage
Sous lequel on se couche après un dur voyage.
Tu me quittes, et je n'ai plus le frais bonheur
D'étendre ma jeunesse à l'ombre de ton cœur.*

Plusieurs dédicataires de poèmes d'*Aréthuse* sont des camarades ou des amis des dix-neuf ans de Lely. Nous ne savons rien de Jacques Bonjean, à qui est dédié « L'Automne ». Mais l'histoire

de l'art contemporain nous dit que Maurice Sachs, futur chroniqueur des « années folles », avait dix-sept ans lorsque Lely lui dédiait « La Mort inutile » et Pierre Herbart, dix-neuf ; il deviendra le secrétaire d'André Gide et sera l'auteur – hélas trop méconnu – de plusieurs romans, comme *La Ligne de force* et *Souvenirs imaginaires*, que Lely appréciait hautement. Édouard Mac'Avoy, auquel est dédié « L'Embarquement pour Cythère » était alors un peintre adolescent. Voici son témoignage :

J'ai connu Gilbert Lely en 1923. Je venais d'arriver de Suisse et, malgré toutes mes lectures, j'avais un côté alpestre et naïf. Gilbert était mon aîné et il était pour moi le grand poète. S'il fallait que je caractérise en deux mots sa personnalité comme son œuvre, je dirais : exigence et pureté, au sens de ce mépris total de la publicité, de l'arrivisme, de la célébrité, qu'il a gardé toute sa vie.

A dix-neuf ans, Lely était un lettré gorgé du meilleur miel de la littérature. La période était aux expériences verbales qui avaient amené le dadaïsme et le surréalisme littéraires, dont le classicisme voulu de Lely était absolument à contre-courant. J'ai été immédiatement touché par la forme des poèmes que me lisait Gilbert, par son inspiration puisée chez les classiques grecs et latins, Chénier et Mallarmé.

Il me semble que Lely était un Mallarmé en clair. Il ne croyait pas devoir s'envelopper d'une sorte de sibyllisme pour s'exprimer ; mais la lisibilité masque chez lui un mécanisme extraordinairement savant dans l'accouplement des mots, leurs contacts et leurs résonnances. On sent très bien la différence entre un poème creux – comme j'entends moi-même une couleur creuse – et un poème gravé dans le marbre. Quand on lit deux strophes de Lely, on lit un bas-relief de marbre.

Je me souviens de sa silhouette qui était très fine, très aiguë déjà. C'était un physique qui m'était très contraire, par conséquent cela n'a pas facilité nos relations. Ou alors était-ce son compor-

Gilbert Lely

tement un peu guindé, dont je me demandais s'il ne cachait pas un certain persiflage ? J'étais un tout jeune homme, très brûlant et ne craignant aucun ridicule. Par conséquent le côté gourmé, par trop réfléchi – et que je croyais dédaigneux – de Gilbert, mettait un certain rempart entre lui et moi. D'autre part, à cette époque-là, déjà, il était très obsédé par le marquis de Sade, dont l'œuvre et la vie étaient loin d'être aussi connues qu'aujourd'hui. Gilbert manifestait à mon égard une sorte de passion que je trouvais excessive, à laquelle je ne répondais pas. Nos relations furent comme en porte-à-faux et c'est certainement la raison pour laquelle elles se rompirent.

Lely était très secret quant à sa vie, ses éventuelles amours ou ses relations. Il me paraissait très loin des chapelles, à cette époque où Apollinaire venait de mourir, mais où le monde littéraire se bousculait à la Closerie des Lilas. Il venait me voir rue Guynemer, dans l'appartement de mes parents. Il y avait cette bibliothèque que mon grand-père avait réunie au cours de sa vie, avec des écrits de Port-Royal, les premières éditions de Pascal et de Racine, qui avaient profondément ému et frappé Gilbert (il les évoque dans un poème d'*Allusions*). Il m'apportait un poème comme on apporte un écrin contenant une perle. Il arrivait de son ombre et y retournait. Mais son nom était connu, dans cette sorte de confiance qui est celle des milieux littéraires, où il y a des écrivains, et même de très grands, à peine connus du public. Ce fut le cas de Proust, dont Montesquiou disait : " Quel dommage que de ce garçon si doué il ne reste rien plus tard ! "

Au fond, Lely faisait partie de ces révolutionnaires bien habillés qui, lorsqu'ils sont dans la détresse, ont la pudeur de ne pas le montrer. Je crois qu'il a dû connaître, affectivement et dans sa vie de créateur, des moments très difficiles. »

(Entretien du 6 juin 1987)

Au printemps 1924, quelques mois avant son service militaire, Lely séjourne chez ses parents, dans leur propriété de Hyères. Il

Premiers recueils

écrit dans ce paysage, ses évocations méditerranéennes auront désormais la précision des choses vues. Ainsi celle du poème que lui inspire, le 4 juin 1925, la mort de Pierre Louÿs, et qui figure dans *Allusions* :

Ô Maître, tu mourais et j'ignorais ta mort
Je m'enivrais d'été sauvage et de lumière,
Et la mer flamboyait autour des îles d'Hyères
Comme autour de la Crète et des Cyclades d'or.

Le 10 novembre 1924, il est incorporé au trente-cinquième régiment d'infanterie à Belfort. Il passera les six derniers mois de son service à l'état-major, où il aura le loisir d'écrire de nouveaux poèmes, régulièrement publiés dans le *Figaro littéraire*². Lely gardait de cette époque le souvenir d'une relation suivie avec un jeune homme. Ce devait être, disait-il, sa seule liaison de cet ordre, la découverte de la sensualité féminine ayant éclipsé, peu après, son intérêt pour les tournois masculins.

Le dimanche 27 mars 1926, il est en permission à Paris, puisque Édouard Mac'Avoy note ce jour-là dans une page inédite de son journal :

« A la Comédie-Française avec Gilbert, pour entendre *Alceste*, pièce poussièreuse, sauce romantique : détestable. Puis, *Les Fourberies de Scapin*. Jamais le génie de Molière ne m'avait paru

(2) En 1925 : « Le Tombeau d'André Chénier » (22 août) ; « L'Amitié » (12 septembre) ; « L'Aube d'Automne » (31 octobre) ; « Don Quichotte de la Manche » (28 novembre) ; « Epigrammes alexandrines » (12 décembre). En 1926 : « Tiré de Michel-Ange » (2 janvier) ; « Elégie » (23 janvier) ; « La Captive » (20 février) ; « Stances » (6 mars) ; « Soirées » (22 mai) ; « A la princesse de Lamballe » (17 juillet) ; « Le Printemps de Boticelli » (7 août) ; « Muses » (30 octobre) ; « Visages » (27 novembre) ; « Péroraison » (11 décembre).

Gilbert Lely

si jeune, si subtil dans le bouffon. Mais les comédiens trahissent sans cesse l'œuvre, dont ils ont la plus superficielle compréhension. Au baisser du rideau, l'acteur qui jouait Scapin et vient de recevoir le pardon d'Oronte, envoie, en guise de dernier geste, sa serviette à la tête de ce vieillard – comme ça, pour rire [...]. Nous en étions outrés, Gilbert et moi, et cela n'est pas loin de me faire partager son mépris pour les gens de théâtre. Il nous semblait avoir reçu ce soufflet à Molière [...].

A sa démobilisation, le 7 mai 1926, Lely se rend à Hyères afin de percevoir l'héritage de sa mère. Une photographie le montre en costume sombre et lunettes rondes, près de son père, de sa belle-mère et de sa demi-sœur. Puis il rentre à Paris où il trouve un emploi aux éditions Crès, 116, boulevard Saint-Germain. C'est cette maison qui mettra en vente *Allusions ou Poèmes*, édité à Bristol et achevé d'imprimer le 20 décembre 1926.

Le recueil *Allusions* est divisé en trois parties : *La Captive*, *Les Thalysies* et *Le Tombeau d'André Chénier*. L'influence de Baudelaire se fait sentir dans la versification, mais certains poèmes sont d'une inspiration très moderne, ainsi cette étonnante « Semaine maudite » :

*Dimanche, jour sept fois impie et qui consterne,
Antique, universelle, innombrable catin
Qui traîne en ses cheveux une odeur de caserne
Et va sans linge sous sa jupe de satin.
Lundi, ville allemande et faussement gothique
Qui sape les désirs et conseille la mort.
Mardi, la lune est là, jaune, immense, élastique,
Avec la persistance immonde d'un remord.
Mercredi, source des rencontres équivoques,
Complot des assassins dans des bouges affreux.
Jeudi, manoir hanté de fantômes baroques*

Premiers recueils

Qui reviennent sans cause et s'effrayent entre eux.

Vendredi, vol griffu d'heures provinciales ;

Le Laideur et le Mal sont visibles dans l'air

Parmi l'écœurement des paroles banales

Et les rires impurs qui font souffrir la chair.

— Mais toi, je te salue, ô le seul qui me restes,

Salut ! jour de science et de lucidité,

Ô samedi, vermeil parmi les jours funestes,

Étoile, auberge basse et pleine de clarté !

Allusions ou Poèmes est un étrange recueil que la régularité alexandrine, l'évidente filiation classique et parnassienne, l'inspiration d'un érotisme hardi distinguent nettement des productions du début du siècle. Non qu'il n'ait existé, autour de Barrès et Maurras, un courant néo-classique. Mais alors que là le drapé à l'ancienne défile décemment pour exalter les sentiments patriotiques, *Allusions*, au contraire, en dérange l'ordonnancement. Le « désir » des serviteurs de « La Captive » « s'accroche aux plis de leurs tuniques », révélant des « détails inouïs » d'impudeur. Dans « Paspahé », le thème mythologique est traité avec un réalisme visuel étonnant :

C'est toujours vainement que sa caresse obsède

Le sexe monstrueux et la blancheur des flancs

Et c'est sans fruit qu'ayant cambré ses reins brûlants

Elle s'allonge sous le ventre vaste et tiède.

Le poème sera repris et corrigé en 1980 dans *Clio, Sotadès, Charcot*, où ce passage devient :

C'est toujours vainement que ses doigts et sa bouche

D'un sperme idolâtré sollicitent le flux

Et c'est sans fruit, si belle, arc-boutée au talus,

Croupe mowante, qu'elle attend le pal farouche.

« J'admire toujours vos poèmes (votre lampe scabreuse est de celles qui m'éclairent le mieux) ».

André Breton

« Je crois plus que jamais que nous sommes en poésie vers la seule voie juste, efficace, "vraie dans ses fins" »

« Le génial Gilbert Lely ».

René Char

« *La forme des nuages au-dessus de la Gaîté-Lyrique, le dimanche 18 mars 1928, à deux heures de l'après-midi* : une phrase qui mérite certainement de devenir l'une des références majeures de la poésie de ce siècle ».

Yves Bonnefoy

« J'avais fait un voyage en Grèce et, au retour, j'ai eu une véritable crise de l'esprit. J'ai lu la *Vie du marquis de Sade*, par Gilbert Lely ».

Pierre Guyotat

« On ne touche pas à Gilbert Lely. C'est l'un de nos maîtres ».

Hubert Juin

« Les tentatives qui consisteront à le marginaliser, voire à l'effacer, nous apprendront petit à petit pourquoi ce livre [*La Vie du marquis de Sade*] est si important, beaucoup plus qu'on ne le pense ».

Philippe Sollers

Célèbre pour son œuvre d'historiographe et d'éditeur de première main du marquis de Sade, Gilbert Lely (1904-1985) fut un grand poète.

La biographie que lui consacre Jean-Louis Gabin révèle, à travers nombre de témoignages et de documents inédits (en particulier d'extraits de lettres de René Char), un précurseur réconciliant érudition et libertinage, classicisme et audace de la pensée, lyrisme et érotisme, un poète enfin, dans la lignée de Baudelaire, de Lautréamont et de Rimbaud.

Auteur d'une thèse de doctorat sur la vie et l'œuvre de Gilbert Lely, Jean-Louis Gabin a établi l'édition de ses Poésies complètes dont le premier tome, préfacé par Yves Bonnefoy, a paru au Mercure de France en septembre 1990.



9 782877 361750

En couverture : Gilbert Lely. 1976.
Photo Sophie Bassouls 91-II 180 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

